

# MODES DE PARIS

*Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique*

## MODES



ORSQUE, dans un intérieur, on a le bonheur de compter une jeune fille, c'est à elle qu'incombe naturellement le devoir de soigner les fleurs. Or, voilà qu'on a découvert un ingénieux moyen de conserver indéfiniment ces délicieux ornements de nos salons et de nos serres.

Un industriel a imaginé une sorte de socle-réservoir, qu'on remplit d'eau et dans lequel trempe un ruban capillaire, introduit, d'autre part, à une hauteur de deux à trois centimètres dans le vase à fleurs, par le trou fond. C'est, par conséquent, le système des lampes à pétrole appliqué à l'arrosage des plantes.

De cette façon, l'humidité est constante, les plantes n'absorbant jamais que l'eau qui leur est nécessaire ; et l'on peut s'absenter sans crainte de voir dépérir celles auxquelles on tient, car le récipient contient de l'eau pour un mois, au moins... très souvent pour deux ou trois.

Ces socles se placent aisément au fond d'un cache-pot ou d'une jardinière quelconque ; mais on a également inventé des cache-pots spéciaux, à double fond, qui sont extrêmement commodes et, j'ajouterais même, jolis.

Voilà donc les palmiers définitivement acclimatés dans nos salons ; ceci doublement, car le même inventeur a trouvé le moyen de composer un produit chimique dont la propriété essentielle est d'engraisser la terre, et d'empêcher les plantes de jaunir. Une cuillerée à café dans un litre d'eau suffit pour obtenir ce



Robe de dîner ou de visite en broché écaille mauve et velours héliotrope.  
De Madame Galardi, 4, boulevard Malesherbes.



précieux résultat. Donc, mignonnes lectrices, qui m'écoutez et qui avez le goût des fleurs, suivez sans crainte votre penchant, ornez votre demeure, suivant la mode du jour, de plantes rares, d'arbustes en miniature. Où que vous les placerez, ils pousseront et resteront toujours verts, tels que vous les admirez chez les marchands, car ces derniers n'emploient pas d'autres procédés que ceux que je vous indique.

A la campagne, pour les semis et les boutures, ce mode d'arrosage fait merveille.

Ce petit aparté terminé, je reviens à mes moutons, et je vous signale, pour vos filles, un très gentil costume de campagne. Il peut aussi servir pour voyage et pour excursion.

Ce costume est en lainage uni, gris ou blanc, sans aucune autre garniture qu'un point russe sur l'ourlet, haut de vingt centimètres au moins; ce point se brode, bien entendu, à l'endroit de la jupe. Le corsage est remplacé par un joli bouffant ou chemisette russe sur laquelle s'adapte une veste boléro, bien ajustée du dos, et carrément coupée devant. On peut orner cette veste d'un grelotté noir ou de couleur, suivant celle de l'étoffe; mais une ceinture est indispensable, car la chemisette se rentre dans la jupe. Et c'est de cette ceinture que dépend l'élégance ou la simplicité de la toilette.

On en fait, en ce moment, de vraiment charmantes en galon d'or ou d'argent; quelques-unes en galons brodés, d'autres entièrement en métal, toutes à boucles ou à agrafes de fantaisie, dans lesquelles le strass ou les cailloux du Rhin jouent un rôle important.

C'est, du reste, dans les détails qu'excelle la mode actuelle. Tous les moindres riens sont soignés.

Ainsi, autrefois on se contentait d'un gentil petit carton pour enfermer les mouchoirs. A présent, on multiplie les sachets. On emploie pour cela des restes d'étoffe de soie ancienne, ou du satin sur lequel on brode une branche de fleurs en relief, à laquelle même souvent on applique un emblème. Celui de la personne à laquelle on le destine, par exemple. Ainsi la violette sera charmante pour une femme modeste; on pourra choisir une branche de réséda pour une personne plus remplie de qualités morales que physiques, une petite marguerite pour une jeune fille, etc., etc.

La mode est aux emblèmes, on en orne également son linge et son papier à lettre.

A la mode aussi les gants brodés de fantaisie. Mais ceci, je ne vous engage guère à l'imiter. Je crains que cela ne tombe vite dans le domaine commun. En tous cas, cela manque de distinction comme tout ce qui est trop voyant.

Pour les réceptions dans les châteaux dont on commence à se préoccuper, voici une toilette ravissante en faille vert-de-gris, unie et longue, toujours de forme fourreau, c'est-à-dire collante sur les hanches. Elle est ornée de guipure de Venise; un volant baldaquin, très repris dans les pointes, garnit le bas du jupon. Quant au corsage, la guipure forme pèlerine et retombe en jockey sur les manches, bouffantes à l'épaule, mais longues et très étroites aux poignets.

Je ne conseille pas les robes décolletées aux femmes d'un certain âge, même à celles qui sont douées d'un peu d'embonpoint.

Le décolleté doit être par excellence l'apanage de la jeunesse. En tous cas, si la chose est obligatoire, que les femmes mûres adoptent au moins le décolleté à clair. On ne perd jamais à savoir être de son âge; j'ai connu plus d'une femme qui se vieillissaient beaucoup à force de vouloir se rajeunir.

De même, j'engagerai certaines douairières à se coiffer d'une coquette petite fantaisie composée de dentelle et de plumes, ou de dentelle et de fleurs, plutôt que de rester en cheveux. Tout cela est une question de tact, de goût. Il nous est bien difficile parfois, je vous assure, de répondre aux questions qui nous sont posées, les personnes qui nous écrivent ne nous avouant pas plus leur âge qu'elles ne nous parlent de leur situation ou de leur tournure. Or, tout cela a cependant son importance au point de vue mode et mondanité. Il est bien certain qu'une robe unie en fin lainage clair, et sans autre ornement que sa coupe exquise, sera ravissante, portée par une svelte et élégante jeune fille, alors qu'elle serait déjà ridicule pour une femme de trente ans, jeune encore cependant.

Dans nos courriers, nous donnons des indications sur les modes nouvelles. A nos lectrices de savoir s'approprier ce qui convient à chacune d'elles.

MARIE-BERTHE.

## VISITES DANS LES MAGASINS

M<sup>me</sup> Denzeln, 4, rue de Châteaudun, se recommande par la modicité des prix de ses costumes, par la façon des corsages, qui est parfaite, la coupe en étant aussi gracieuse que bonne. L'ouvrage, très soigné, contentera les personnes les plus minutieuses. M<sup>me</sup> Denzeln envoie des échantillons avec les indications des prix et des garnitures.

Pour finir la saison, le costume en satinette fond clair et foncé, à dessin de fantaisie, est tout à fait gentil et d'un bon marché incroyable; de même celui en lainage souple. L'un et l'autre à 60 fr.

Envoyer les mesures à M<sup>me</sup> Denzeln.



**Explication  
des Gravures noires**  
(pages 73 et 75)

*Robe de diner ou de visite en broché écaille mauve et velours héliotrope. — Garnie de royal mauve et dentelle blanche (dos et devant).*

Jupe à longue traîne, garnie au tablier d'un haut volant de dentelle soulevé en baldaquins arrêtés par des choux de ruba mauve.

Corsage en velours héliotrope formant la pointe devant, très découpé des hanches et finissant en habit dans le dos.

Gilet en dentelle dans le haut; le bas en broché écaille coupé par des barrettes de velours.

Revers en royal mauve.

Rubans de velours partant de l'épaule et s'arrêtant sur le corsage sous un chou de ruban mauve.

Manche cloche; la cloche, en velours cerné par un biais de royal mauve, tombe sur une longue manchette en écaille mauve qu'un revers de dentelle termine dans le bas.



Toilette, vue de dos, de la figurine  
page 73.

**Explication de la Gravure coloriée 4900**

TOILETTES DE DEMI-SAISON  
POUR ENFANTS DE 3 A 14 ANS

*Robe pour enfant de 3 ans. — Lainage crème. Sorte de longue blouse froncée à la taille et à l'encolure; de même la manche à la hauteur du poignet; la partie dépassante fait manchette. Broderie au bas de la jupe, au volant qui fait*

berthe et à celui de la manche. Ceinture en ruban noué derrière.

Grande capeline en dentelle, le fond serré par un ruban rose noué en aigrette.

*Pardessus pour garçon de 8 ans. — Limousine écossaise. Façon droite, croisée et fermée par une double rangée de boutons. La pèlerine est mobile.*

*Costume russe pour fillette de 6 ans. — Lainage écarlate décoré d'un galon russe. Deux rangs au bas de la jupe; un seul au bord de la blouse et du jockey. Le col droit et la ceinture en ce même galon. La blouse, froncée à l'encolure et à la taille, est fermée verticalement de côté; la jupe est échancrée sur le côté. Le jockey, épaulé, est ouvert sur le dessus et la manche longue est plate à partir du coude.*

*Pardessus en vigogne gris souris pour fillette de 12 ans. — Façon vague, croisée, avec double rang de boutons; l'encolure, rejetée en revers, reçoit au dos un col rabattu. L'ampleur serrée à la taille dans une ceinture de cuir; à tous les contours, plusieurs rangs de piqure.*

*Costume pour fillette de 15 ans. — Lainage vert d'eau rayé rose. La jupe est rehaussée d'un volant froncé surmonté d'un ruban rose.*

Le corsage froncé se garnit d'une originale petite pèlerine formant tout à la fois collet et jockey de la manche.

Deux petits collets très courts arrêtés par un bouton de chaque côté d'un rabat de dentelle; partant de la couture du dessous du bras un petit côté qui fait veste et qui prend sous le second collet. Chapeau en paille noire orné d'un nœud de velours rouge et d'une aigrette.

*Vareuse pour petit garçon de 6 ans. — Petit drap bleu de Prusse. La culotte est serrée par une coulisse.*

La vareuse-sac croisée, avec double rang de boutons d'or.

Le revers, fourni par l'encolure rabattue, est brodé d'une ancre en fil d'or.

Le col marin qui pose dessus est indépendant.

**Explication de la Feuille de Broderies**

*Chemise pour bébé. — Col et revers de la manche festonnés.*

*Chemise de nuit pour bébé avec empiècement d'un seul morceau. Le col, en deux morceaux, festonné au contour; le bas de la manche festonné. Une coulisse serre l'ampleur; elle se fait cinq centimètres au-dessus du feston.*

*Guimpe en flanelle pour enfant. — Le devant et le dos sont ornés de broderie de fantaisie disposée en entre-deux. Le haut de la manche et le poignet sont brodés.*

*Poignet et col pour camisole. — Feston et broderie anglaise.*

*Chiffre pour drap, taie d'oreiller et mouchoir.*

**RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS**

*Doudoutzac Tibrob (Marguerite effeuillée). — Croyez-moi, mademoiselle, ne faites rien, vous pourriez vous abîmer la peau. Si vous voulez un palliatif, écrivez à M. Guerlain, rue de la Paix, 15; en lui vous trouverez le meilleur conseiller en fait d'hygiène. Mieux que nous il connaît ce qui convient à chaque nature de peau, et, dans votre cas, je suis certaine qu'il trouverait un remède. Nos abonnées trouvent auprès de lui les renseignements les plus circonstanciés, donnés avec une extrême complaisance. Le cosmétique qui convient à une peau sèche serait mauvais pour une peau grasse. — Votre lettre bien aimable nous a fait grand plaisir, mais que faire quand il y a deux premiers prix?*

*M<sup>me</sup> D. des E.* — Il nous est interdit de parler des décisions... directoriales. Cela rentre dans le *secret professionnel* et vous ne voudriez pas, madame, que nous y manquions, même pour vous. Prenez patience, tout vient à point à qui sait attendre, et vous n'avez à attendre que jusqu'au samedi

24 septembre, où vous lirez dans le numéro de ce jour les conditions du concours et quel en sera l'objet.

*M<sup>me</sup> B.* — L'on a porté, par cet été caniculaire, des boas de dentelle; il est probable que ceux en fourrure seront encore de mode cet hiver. Cependant, j'attendrais novembre pour faire cette emplette, à moins que vous ne profitiez de votre voyage en Norvège pour en faire l'acquisition.

*M<sup>lle</sup> Amica R.* — Rien de meilleur que l'Huile et la Lotion arménienne du docteur Noléh, chez Maurice, 16, rue Singer. Ces excellentes préparations arrêtent la chute des cheveux, les font épaissir, et, en en fortifiant la racine, retardent leur décoloration; 5 fr. les deux petits flacons, 8 fr. les deux grands.

*M<sup>me</sup> de Q.* — Si le meuble en chêne est ancien et finement sculpté, il peut trouver place dans votre salon, même si les fauteuils sont couverts de soie claire et les rideaux aussi. La fantaisie autorise tant de choses à la condition que le goût préside à un arrangement harmonieux.



# CAUSERIE

Exposition des Arts de la Femme



Le goût des expositions va toujours croissant; on ne peut plus s'en passer en aucune saison. Les chefs-d'œuvre anciens succèdent chez Petit aux pastels et aux aquarelles; nous avons, en outre des deux Salons, un Salon d'été au Champ-de-Mars, une exposition de photographies, vingt expositions particulières, et enfin les murs de Paris se sont couverts, en pleine canicule, d'une affiche, élégamment brossée par Forain, nous conviant à un spectacle tentateur entre tous : l'Exposition des Arts de la Femme. Quel joli titre ! Quelle idée heureuse et nouvelle ! Quel à-propos ! Quel moyen bien choisi de nous faire apprécier les progrès accomplis en ces dernières années par les femmes, admises enfin à entrer en lutte sur presque tous les points avec le sexe fort !

Saisie de la plus vive curiosité, je me suis précipitée le 1<sup>er</sup> août, jour de l'ouverture, au Palais des Champs-Élysées où, malgré un assez mauvais temps, la foule se pressait comme si Paris n'eût pas été vide, et le premier aspect a été une déception. Tout le jardin, en effet, gardait son air accoutumé de bazar industriel. Assez banal ce bazar qui, chaque année, déploie sous nos yeux des meubles, des étoffes, des bijoux, des faïences, des bibelots de toute sorte, spécialement dédiés aux femmes sans doute, mais non pas émanés de leur propre industrie. Les sept dioramas, par Poilpot : le bal de la Bastille, une soirée chez Barras, les Galeries de Bois, le boulevard de Gand, la foire de Saint-Cloud, le retour des troupes d'Italie, le grand prix en 1867, ne me semblèrent pas non plus spécialement féminins. Le Musée Grévin a envoyé une très vivante reproduction de l'œuvre si caractéristique de Moreau le jeune, *les Délices de la Maternité*, inspirée par l'influence alors nouvelle de Jean-Jacques; mais dans le salon de la coiffure aux différentes époques, magnifiquement orné, comme toutes les galeries, du reste, des plus belles tapisseries anciennes, nous voyons surtout une réclame pour messieurs les coiffeurs. Cette longue série de bustes en cire fait penser à la fois à la boutique de Bysterveldt et au musée Tussaud : des bandelettes à la grecque au double bandeau de l'impératrice Eugénie, tous les arrangements de tête, de siècle en siècle, paraissent s'accommoder plus ou moins

aux exigences modernes. Soulignons en passant un anachronisme : coiffure Lavallière, fin Louis XIII !

Comme les autres galeries où je m'engageais étaient envahies par des ouvriers en train de clouer et de peindre, un désappointement assez naturel s'empara de moi. Il fallut qu'un gardien m'indiquât celles des salles qui étaient terminées pour me faire changer d'avis. Le problème s'éclaircit alors. La toile s'était levée avant que le spectacle ne fût prêt; l'exposition, qui doit durer trois mois, n'était qu'à l'état d'ébauche et, pour combler les vides, on donnait au gros public des festivals, des concerts, du bruit. Quant aux véritables curieux ils pouvaient déjà, en cherchant un peu, trouver de quoi occuper toute une longue journée par d'intéressantes découvertes, en attendant la suite.

Et dès que j'eus compris, ma mauvaise humeur se changea en admiration, car ce qui existe déjà promet des merveilles pour l'avenir. Sans catalogue (il n'était pas encore composé), sans aucun moyen de pénétrer dans le détail, je vis l'ensemble des deux galeries consacrées aux femmes-artistes et je constatai d'un coup d'œil quels immenses progrès a faits notre sexe dans les dernières années. Les expositions annuelles nous trompent; on reçoit pêle-mêle des choses médiocres en trop grand nombre. Ici, un choix judicieux permet de constater que certaines femmes-peintres valent quelques-uns des plus estimés parmi leurs confrères barbus : Henriette Brown est de retour, représentée par d'excellents portraits d'une distinction rare et par les charmants souvenirs de ses voyages en Orient. M<sup>me</sup> Luminais triomphe en plusieurs genres; bien intéressante, quant au sujet, sa *Psyché* tendant les bras vers l'Amour qui s'enfuit, représenté par deux ailes sans corps. Jamais Marie Bashkirtseff n'a rien fait de mieux que ces deux petits écoliers si vivants, d'un si franc réalisme. M<sup>lle</sup> Abbéma donne, avec un portrait et des fleurs, une spirituelle allégorie du Japon : tous les produits exquis de l'art et de l'industrie de cette île enchantée forment un piédestal à la figure sans sexe, pour ainsi dire, d'un être oriental et européen tout ensemble, exprimant bien le genre de civilisation hybride d'un pays à la fois si vieux et si jeune, si original et si prodigieusement prompt à tout s'assimiler. Dans le fond, une mer lumineuse berce des îlots, des récifs dont les contours bizarres font penser eux-mêmes à quelques chinoïseries. M<sup>mes</sup> Lemaire, Madeleine et Suzanne, ont leur succès accoutumé : la mère avec des prunes incomparable devenues la proie



des guêpes, et son gracieux éventail où se brise une branche de marronnier; la seconde avec des panneaux du caractère le plus élégant et le plus large, des lilas où perchent des colombes, des raisins que picore un essaim de geais gourmands, sans parler de plusieurs aquarelles absolument différentes des œuvres maternelles, ravissantes à leur façon.

Et combien de noms seraient à citer auprès de ceux-là : portraits, études, fleurs, nature morte et quelques aspirations courageuses vers la grande peinture ; voilà ce que nous trouvons à louer !

Les femmes réussissent moins pour le paysage, comme si elles n'avaient la compréhension de la nature que dans le détail ; il y a, chose plus singulière, très peu de bonnes miniatures, ce qui s'explique par un certain dédain que professent les plus habiles pour les petits genres, seuls permis autrefois à leur prétendue faiblesse ; en revanche, les bons morceaux de sculpture ne manquent pas, vigoureusement traités ; on sait que le nom de M<sup>me</sup> Léon Bertaux a été fort en évidence ces derniers temps et que M<sup>me</sup> Cazin porte avec distinction, parmi les statuaires, le nom que son mari a illustré parmi les peintres. Nous trouvons plus de fougue que de talent à M<sup>me</sup> Clovis Hugues qui expose, avec un buste ébouriffé de son mari, une grande figure d'héroïne marseillaise, rivale apparemment de Jeanne Hachette, — mais combien de chemin a-t-on fait depuis le temps où la duchesse Colonna était à peu près seule chez nous à manier la glaise ! — Les talents sont nombreux si le génie tarde à venir ; pourtant il y avait bien un grain de génie chez cette étrange et inégale Marie Bashkirtseff, un Regnault féminin sous certains rapports. N'importe, il faut encore, quand il s'agit d'arts plastiques, que la femme ait non seulement des dons exceptionnels, mais une faculté de persévérance plus rare encore pour arriver à se faire une place, même au troisième, au quatrième rang.

Où elle excelle, c'est dans l'art appliqué à l'industrie, peinture sur porcelaine, sur faïence, émaux, enluminures de missels, ornementation, etc. Ceci nous enchante, car nous y voyons pour elle l'indépendance assurée, sans le sacrifice d'aucun devoir. Toutes les écoles professionnelles sont représentées au Palais de l'Industrie par ce genre de travaux et aussi par les plus fins ouvrages d'aiguille ; chacune d'elles a sa vitrine, les écoles subventionnées par l'Etat, les écoles catholiques, etc. On peut comparer ; les rivalités s'engagent. Avec une louable émulation, les élèves de Saint-Denis, les demoiselles de la Légion d'honneur ont pris part à cet humble et si honorable concours ; elles ont exposé des objets de lingerie, des vêtements d'enfants, des robes, etc., et ne sont pas reléguées à une place inférieure, loin de là. C'est qu'il faut serrer les rangs pour faire triompher les écoles de France ; celles de Russie, d'Autriche, d'Angleterre, ont envoyé leurs spécimens. De Bohême sont venues les plus curieuses décorations populaires, des-

sinées à l'aiguille. Les broderies gréco-slaves remplissent une vitrine ; les dentellières de Bruxelles ne manquent pas à l'appel ; rien d'intéressant comme ce spectacle des industries européennes auquel s'ajoutent des travaux de femmes du monde, œuvres de fées à leur manière, et un étalage des costumes nationaux, la collection orientale du sculpteur Guillemin, côtoyant les costumes russes de la collection Dru, etc.

Mais le costume est l'objet d'une exposition plus belle encore mille fois et qui, celle-là, nous a éblouis. On a obtenu de la bonne volonté de divers particuliers qu'ils prêtassent les trésors de leurs galeries pour nous montrer la toilette féminine de tous les siècles et de tous les pays reproduite par les peintres, depuis les Botticelli ou les Porbus jusqu'à nos jours, de sorte que cette exposition du vêtement est en même temps une exposition de peinture rarissime ; l'étude de l'histoire y trouve son compte. Recommandé à votre attention, mesdames, l'introuvable portrait de la maréchale d'Ancre sur les traits de laquelle se lisent à la fois toute la duplicité italienne, l'astuce la plus profonde et une force que l'on croirait inconciliable avec ces qualités, une vigueur d'intelligence qui justifie son altière réponse aux juges qui l'accusaient de sorcellerie :

— Ma seule magie a été la puissance d'un esprit supérieur sur un esprit faible.

Je suis restée des heures aux prises avec l'énigme de l'éternel féminin sous ses formes les plus diverses immortalisées par les maîtres.

Lorsque manque l'original, on trouve soit une belle copie, soit une photographie excellente, soit une de ces innombrables gravures, chacune de son temps, qui font suite à l'énorme et amusante collection des caricatures, à peine plus bizarres en certains cas que la reproduction exacte des modes réelles. Devant tout cela nos contemporaines en toilettes légères qui, armées du face-à-main de rigueur, font partie, elles aussi, de l'exposition, éclatent de rire sans paraître se douter que dans vingt ans on rira d'elles ; les coiffures à la girafe, les crinolines, les hautes perruques du temps de Louis XVI, les divertissent particulièrement.

Ce dernier thème a produit une série de drôleries impayables : le coiffeur travaillant grimpé sur une échelle où doit se jucher à son tour la femme de chambre pour poser chaque soir le bonnet de nuit de Madame ; Madame pleurant parce qu'elle ne peut ni monter en voiture, ni passer sous une porte, et l'amas de marchandises prohibées qui parviennent à se cacher dans une perruque, etc... Les caricatures anglaises du XVIII<sup>e</sup> siècle sont les plus sanglantes et d'une crudité parfois difficile à concilier avec le *shocking*.

Vous voyez qu'elle est déjà bien considérable, cette exposition inachevée, que vous y fatiguerez vos jambes et vos yeux. Est-ce tout ? Non pas. Tandis que les femmes du Moyen âge, de la Renaissance, de la Ligue, de la Fronde, de la Révolution, de l'Empire nous regardent, accro-



LAYETTE ÉLÉGANTE  
POUR  
LE PREMIER ÂGE

Dessus de maillot ou couvre-lange en flanelle ou piqué garni de point anglais. — Un empiècement carré; à la taille, points anglais faits en treillage.

Une bande brodée à l'encolure et au poignet de la manche large.

Deux bonnets de baptême. — L'un en mousseline bouillonnée avec fond de dentelle. Garniture de dentelle ruchée, et choux de ruban comète; l'autre brodé avec rond de Valenciennes et ruche de même dentelle. Nœud en faille de côté.

Robe de baptême. — Ce très riche modèle est en fine mousseline garnie de Valenciennes.

La mousseline repose sur un dessous de soie.

Le corsage, légèrement froncé dans une ceinture à longs pans, est orné d'une pèlerine en dentelle drapée sur les épaules, et venant se fixer en coquillé autour de l'emmanchure.

Jupe garnie en V de petits plis et d'entre-deux de dentelle. Volant de dentelle au bord.

Pelisse en ottoman blanc. — Grande pèlerine de dentelle toute coupée de rubans posés verticalement, et terminés en bouclettes. Volant de dentelle assorti au bas du vêtement, et flot de ruban partant d'un choux.



Ensemble d'une layette élégante de Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Botte en lainage brodé et soulier de peau blanche. — Ouvert sur le cou-de-pied; se ferme par un nœud.

Guêtre en drap blanc.

Petite robe en batiste coulisée et garnie de dentelle. — L'empiècement carré est orné d'une broderie. Nœud-papillon aux épaules.

Berceau Moise. — La corbeille en osier est recouverte de mousseline imprimée avec garniture de guipure et ruban. Le couvre-pieds, également en mousseline imprimée, est doublé de soie ouatée et piquée avec un volant de guipure tout autour. La capote est couverte de mousseline divisée par des rubans noués sur le dessus. La garniture du berceau se compose d'un matelas, d'un oreiller arrondi, de couvertures et d'un drap de toile fine. L'enfant repose dans son maillot ou dans des tissus de laine où il est mollement roulé.

Robe en Sicilienne blanche pour bébé de 1 an à 18 mois. — Se fronce à un empiècement plissé coupé d'entre-deux. Dentelle au bas de la robe, au col et à la manche.

Douillette pour enfant de 1 an. — Elle se fait en ottoman ou en gros surah ouatée et doublée de soie. De beaux motifs soutachés mêlés de broderie au passé ornent les angles. La pèlerine brodée de même, froncée à l'encolure, est garnie d'une haute guipure d'Irlande.

Chemises, brassières, corset, ceinture de flanelle. — Ces objets sont en toile ou en nanzouk avec garniture de point anglais, broderie, point à la croix ou dentelle de Valenciennes.

Chemise avec empiècement fait d'entre-deux et de petits plis réunis à la chemise par un entre-deux disposé en courbes avec dentelle au bas.

Autre chemise garnie de pattes en broderie qui partent de l'encolure, laquelle est garnie d'un volant.

Brassière garnie, devant, de plis séparés au milieu par un entre-deux, le col et la manchette sont également garnis de dentelle.

Lange-culotte en flanelle. — Ceinture coulisée derrière, boutonnée devant.

Ceinture en flanelle. — Se croise en passant dans de longues boutonnières.

Corset en piqué avec épaulette boutonnée; se croise derrière, et se boutonne par une patte sur le côté du devant.

Capote Greenaway. — Elle convient à un enfant de 2 ans et plus; on la fait en ottoman blanc ou même en soie de couleur foncée. Notre modèle indique une très gracieuse façon de la coulisser; une aigrette de coques et un cordon de plumes assorties à la nuance de la capote forment la garniture.

GRUPE DE MATINÉE ET DE CORSAGE D'INTÉRIEUR

Corsage en surah gris argent. — Froncé en pointe à la taille qui est serrée dans un ruban de moire grise partant du dessous du bras. Devant garni d'une pointe de dentelle crème gracieusement drapée.

Col droit orné d'étroits rubans cousus les uns au-dessus des autres et arrêtés sur le côté en petites bouclettes dépassantes; manches larges finissant par un long poignet plat garni comme le col de rubans dont les bouclettes dépassent extérieurement.

Matinée en crêpe de laine ophélie. — Garnie au bas d'un haut volant de dentelle écarlée; devant en dentelle coquillée se continuant jusqu'au bas.

Colletette en dentelle plissée.

Manches larges terminées par un volant de dentelle soulevé à l'intérieur par un nœud de ruban mauve.

Ceinture et nœud au col, en ruban de satin mauve.

Corsage en foulard vieux rose rayé crème et tacheté de points noirs.

— Le haut dessine un empiècement carré en foulard rayé; sur chaque rayure blanche, un point anglais en soie rose.

Une jolie dentelle est froncée sur les

épaules et autour de l'empiècement.

Le bas du corsage, qui est froncé sous la dentelle, forme à la taille, une ceinture suissesse simplement plissée dans le tissu.

Les manches, en surah uni, sont très larges dans le haut; elles se terminent par un poignet plat en foulard rayé.

Col droit plissé se fermant derrière comme le corsage.



Groupe de matinées et de corsages d'intérieur.  
De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.



chées aux murs, et que les plus merveilleuses figures de Tanagra, groupées à différents étages d'un petit pavillon spécial, nous reportent à l'antiquité, — une antiquité si moderne qu'elle a moins veilli que les modes d'hier, — tous les coins et le milieu des salles sont occupés par de nombreuses vitrines renfermant telle collection (souvent faite par une femme) d'engins spécialement destinés aux femmes : les éventails, par exemple, dont la plus belle réunion a été formée par M<sup>me</sup> Joly ; les montres, les étuis, les mille riens de la toilette, rendus précieux par l'art, qui prête une valeur aux moindres brimborions en les touchant.

Il y a de vieux *points* roussis par l'âge, un bonnet de Marie-Antoinette entre autres en point d'Alençon ; il y a des bobines du temps de la folie du parfilage, de ces bobines dont Martin, le vernisseur, fit des bijoux parfois sans prix ; d'autres étaient en nacre, en acier, en or, petits magasins des grâces, comme on les appelait ; il y a jusqu'à une collection de *bourdaloues*... (pardon, les sermons de l'illustre prédicateur étaient fort longs, paraît-il) en Sèvres, en Saxe, en faïence, en porcelaine de toute description, petits à tenir dans un manchon ; il y a... que n'y a-t-il pas, mesdames, sans compter ce qu'il y aura ; mais alors plus de dix visites deviendront nécessaires pour avoir seulement un aperçu de ces surabondantes richesses.

Les visiteurs seront-ils assez nombreux, en

revanche ? Je crains que, jusqu'à la fin de septembre, le zèle ne se ralentisse un peu ; mais, vienne la rentrée, vous verrez quelle vogue obtiendra ce monument élevé à la gloire de la femme ! Jusque-là, comptons sur le flot des étrangers, toujours considérable ; la preuve, c'est que les modes d'hiver sont composées déjà à leur intention : Chapeaux de velours, mantes fourrées en vente sur de nouveaux modèles. Les marchandes vous disent :

— Nous devons avancer l'heure pour nos Américaines !

La présence de *nos Américaines* explique la multitude de femmes remarquablement jolies et délicieusement mises qui passent en plein mois d'août aux Champs-Élysées. Il faut dire que les grands mariages ont ramené ou retenu le monde proprement dit : celui du comte de Vogüé avec la princesse d'Arenberg, celui de M<sup>lle</sup> Riant avec M. de Germon, celui du vicomte de Chezelles et de M<sup>lle</sup> Adeline, celui du baron de Galembert et de M<sup>lle</sup> Hoskier, etc. Les cloches de l'Assomption, de la Madeleine, de Saint-Pierre de Chaillot, de Saint-Philippe du Roule n'ont cessé de sonner sur le mode joyeux ; sans compter la fête plus intime de l'hôtel de Condé, naguère en deuil, où les nombreux amis du comte de Chambrun et de M. Emile Ollivier ont envahi la chapelle, toute retentissante de la musique de Liszt, aïeul de M. Daniel Ollivier, qui épousait M<sup>lle</sup> du Bouchage.

T. B.

## LA FOLLE DE VIRMONT

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

(SUITE)

### VII



ARCELINE demeura chez jøge encore trois jours après le baptême, et puis, de nouveau, elle retourna à Magy-le-Haut

Elle y était bien et on l'aimait beaucoup, cependant elle eut un grand serrement de cœur en quittant l'auberge. Certes elle regrettait Céssette et son père, elle regrettait son lit douillet près du lit de la nourrice, si près que Céssette pouvait l'endormir avec un de ces jolis contes qu'elle aimait tant ; elle regrettait le bois encore vêtu de sa robe printanière étoilée de fleurs, mais elle regrettait surtout Faustine !

C'est à elle qu'elle pensa constamment là-bas, et dire que la bonne Céssette avait craint un instant qu'elle en fût jalouse ! Jalouse, elle ! ah bien oui ! Mais dès à présent toutes ses affections d'enfant semblèrent se concentrer sur la petite, et plus le temps passa, plus elle le prouva.

Quand elle obtenait de passer un ou deux jours à l'auberge, elle n'aspirait qu'à une chose : promener et bercer Faustine dans ses bras, l'amuser, la faire rire de ce rire vague des tout petits, qui est adorable cependant. Cela alla bien pendant deux ans ; M<sup>me</sup> Claire, ainsi que l'appelait Marceline, ne pouvant jamais se résoudre à dire : Maman, paraissait même touchée de cette amitié et Céssette commençait à espérer que sa chère fille rentrerait en grâce, lorsque cette jalousie qui ne pouvait pénétrer dans le cœur de Line pénétra subitement dans celui de la jeune femme.

Mon Dieu oui, Faustine ne s'avisait-elle pas de sembler préférer Line à sa mère ? Pendant les dernières vacances que la fillette passa à l'au-



berge, elle ne voulut point la quitter un moment, et pleura si fort, se désola si sincèrement à son départ, que M<sup>me</sup> Claire fit bel et bien promettre à son mari de ne pas la faire revenir aux prochaines vacances.

— La petite s'y attache trop! dit-elle; après ce sont des scènes, tu le vois, elle en aurait des convulsions, c'est sûr.

— Il n'y a qu'un moyen pour éviter ça, répondit Guy. C'est que Marceline reste toujours ici.

Alors elle prit l'air doux et savant si bien enjôler l'aubergiste, et lui fit entendre raison à sa manière.

Il n'y pensait pas de vouloir garder Marceline, une enfant si intelligente, si studieuse, dont on pouvait faire plus tard une demoiselle par son instruction! Non, non, il fallait qu'elle continuât ses études; plus tard elle reviendrait, naturellement, et l'on verrait ce qu'on pourrait en faire. Mais pour le moment, c'est-à-dire tant que Faustine n'aurait pas la raison de comprendre qu'on doit préférer sa mère à sa sœur, il était nécessaire qu'elle revint le plus rarement possible à l'auberge. La petite tomberait malade avec ses crises de désespoir.

Que faire? Est-ce qu'il oserait jamais entrer en lutte, le malheureux homme? Il promit ce qu'elle voulut et lui donna raison. Céssette en fut indignée et ne se gêna pas pour le lui dire de seule à seule. Alors il se retrancha derrière l'unique excuse qu'il sentait plausible.

— Claire n'est pas si méchante que ça... Elle veut aussi le bien de ma fille, puisqu'elle désire en faire une demoiselle plus tard...

Une demoiselle, allons donc! Elle savait bien que chez les sœurs de Magy-le-Haut on s'occupait bien plus d'apprendre à coudre qu'à étudier dans les livres. Certainement les enfants qui sortaient de chez elles savaient l'orthographe, leurs quatre règles, et même un peu d'histoire et de géographie; mais de là à être des demoiselles, c'est-à-dire des jeunes filles vraiment éduquées à la façon des villes, il y avait loin. C'était un prétexte, cela, et rien de plus, pour tenir Marceline éloignée; et, quant aux crises de Faustine, on y accordait beaucoup trop d'attention. On la gâtait, on faisait toutes ses volontés, on satisfaisait tous ses caprices; si on croyait faire quelque chose de bon avec ça! Voici qu'elle était dans ses trois ans, on pouvait bien commencer à la gronder et à la corriger quand elle le méritait?

Au fond, il sentait bien qu'elle avait raison; mais le moyen de se révolter contre Claire!

— Ce n'est qu'une poule mouillée! disait Céssette dans ses jours de mauvaise humeur à la vieille Marion, qui connaissait l'aubergiste depuis des années.

Et, de fait, elle disait vrai. Bon comme le pain, ce Guy Cressent, serviable à chacun et aimé de tout le monde, mais d'un caractère si faible qu'un enfant l'aurait mené, à plus forte raison sa femme. Lui-même le comprenait, et s'en voulait de ne point pouvoir se montrer maître; mais c'était plus fort que lui; toutes les résolutions qu'il prenait

à cet égard, celles qu'il croyait les plus énergiques, s'envolaient au premier mot de Claire.

Elle le savait et elle en abusait, lui parlant tantôt avec douceur et tantôt avec audace, réclamant ceci et cela sur des tons différents, mais avec la volonté toujours arrêtée d'être obéie et servie à souhait.

Je ne sais trop ce qu'il serait advenu plus tard de Marceline avec l'antipathie qu'elle lui portait, si la mort n'était venue inopinément frapper à l'auberge, et n'avait emporté cette belle-mère qui, à coup sûr, n'aurait été qu'une marâtre.

Ce deuil fut douloureux à Guy. Claire n'avait pas vingt-cinq ans, et la mort qui ferma à jamais ses paupières sans poser de stigmatte effrayant sur le jeune et charmant visage de sa femme, lui sembla terriblement cruelle... pour le moment.

Mais, je dois bien l'avouer, ce moment passé, le calme se rétablit peu à peu dans son esprit et dans son cœur.

Il fut bien un peu de temps attristé; mais, somme toute, elle ne lui avait point fait la vie douce, celle qu'il pleurait; et, malgré lui, il éprouva une sorte de soulagement à se retrouver seul dans sa vieille auberge, sans l'appréhension continuelle d'un caprice à satisfaire ou d'une boutade à supporter.

Ce qu'il se consolait surtout, ce fut le retour de Marceline.

Un mois ne s'était pas écoulé qu'il alla la chercher à Magy-le-Haut, et la fillette sembla ramener avec elle tout un essaim de joies envolées. Son sourire appela le sourire autour d'elle et la douceur de ses yeux, ensoleillés des aubes printanières, chassa soudain les ombres de cette mort récente.

Ce que Faustine n'avait pu faire par son babil, par ses éclats de rire, par la gaieté inconsciente de ses cinq ans, Marceline le fit bien par sa présence.

Ce n'était plus une enfant, d'ailleurs, et, bien que par son âge (elle avait treize ans) le droit de jouer lui restât acquis, Céssette et le père Cressent virent bien qu'elle possédait déjà quasi autant de raison qu'une femme d'âge.

Je ne sais pas pourquoi, et peut-être la servante l'ignorait elle-même, mais cette bonne Céssette, qui cependant adorait les enfants, ne pouvait jamais embrasser et caresser Faustine, je ne dirai pas comme elle embrassait sa sœur, car celle-là elle l'avait nourrie, mais comme les autres petits du village. Elle lui gardait une rancune inavouée d'avoir eu pour mère cette femme volontaire dont le premier acte d'autorité dans la maison avait été de renvoyer Marceline.

Elle était pourtant bien jolie, la petite Faustine; blonde comme une gerbe et fraîche comme une fleur, elle ressemblait à sa mère, mais en mieux, avec quelque chose de plus attirant dans ses yeux d'un bleu si limpide qu'on eût dit un coin du ciel. Le père l'adorait et tous ceux du pays s'extasiaient sur sa gentillesse, sur son intelligence, sur son espièglerie, ce qui fit bien souvent hausser les épaules à Céssette.



— Tu ne l'aimes pas ! lui dit un jour Marceline avec des larmes dans les yeux, et tu me fais beaucoup de chagrin. Voyons, que te fait-elle, cette pauvre petite ?

— Eh ! répondit-elle d'un ton bourru, c'est toi qui trouves que je l'aime point ! J'ai de l'amitié pour elle...

— Non, reprit Line, car je vois bien que ça te fâche qu'on la cajole et qu'on la flatte.

Céssette, qui ravaudait dans un coin de la salle et qui venait de lui parler sans lever les yeux de ses hardes, posa soudain son ouvrage sur ses genoux et attira Marceline à ses côtés.

— Ecoute, ma fille, lui dit-elle, y n'a pas m'en vouloir si je suis comme ça, et si tu m'en croyais tu ferais comme moi, tu te fâcherais quand on flatterait Faustine. C'est point des habitudes à lui donner que de lui laisser croire qu'elle est la mieux de toutes dans le pays...

— Oh ! interrompit l'enfant, pense donc, elle n'a que cinq ans...

— N'empêche ! elle en tire de l'orgueil, car elle est assez rusée pour comprendre, et tu n'as qu'à la voir se redresser quand on dit qu'elle est jolie. Moi, à ta place, je me fâcherais des compliments qu'on lui fait.

Marceline sourit et embrassa Céssette sur le front, puis elle répondit, en fixant sur elle ses yeux câlins :

— Tu sais bien, nourrice, que je fais toujours ce que tu veux ; je tâcherai donc d'expliquer aux gens qui gâtent Faustine de ne point la complimenter comme ils le font...

— C'est cela ; mais vois-tu, Linette, il faut donner l'exemple !

— Ah ! tu crois ?...

— Tiens ! Comment veux-tu qu'on t'écoute, autrement ? Tu peux bien aimer ta sœur et même le lui dire et le lui faire comprendre tant que tu voudras, c'est naturel après tout, mais il n'est point besoin pour ça de t'agenouiller devant elle quasi comme devant le bon Dieu. C'est lui porter tort, à cette gamine, et tu le verras bien plus tard.

Cette petite scène se renouvela mainte et mainte fois sans que jamais Marceline eût le courage de réagir contre les autres et contre elle-même, malgré la promesse faite à Céssette.

Et pourtant, elle avait raison, la servante ; c'était porter tort à Faustine.

### VIII

Jamais le temps ne parut aussi court aux hôtes de l'auberge que depuis le retour de Marceline. A peine quelques semaines s'étaient-elles écoulées que le vide laissé par M<sup>me</sup> Claire n'existait plus. Chacun allait, revenait, vaquait à ses occupations, comme si jamais aucune autre chanson que celle de Line n'eût retenti dans la grande salle, et qu'aucun ordre que celui du maître n'eût été donné.

Guy Cressent n'oubliait pas sa femme cependant, et régulièrement chaque dimanche, après

l'office, il allait faire une prière dans le cimetière attendant à l'église. Mais, je ne sais pas pourquoi, de cette visite faite à la morte, il ne rapportait pas de tristesses tenaces. S'il lui arrivait de revenir à l'auberge le cœur assombri, il suffisait du joli rire de Faustine ou de la douce voix de Linette pour chasser soudain cette ombre.

Les enfants l'accompagnaient parfois, après la messe, jusqu'à ce coin béni où le nom de Claire apparaissait sur la croix de fer, entre les fleurs ; mais le plus souvent elles y allaient seules, l'aînée conduisant l'autre.

Si vous aviez vu comme Marceline apprenait peu à peu à sa sœur l'amour de cette tombe où dormait sa mère ! D'abord l'enfant n'entrait jamais au cimetière qu'en parlant et en riant, il était si gentil ce cimetière, j'allais dire... si gai ! Avec son mur bas, ébréché, sur lequel les gamins grimpaient, ses quelques croix que les plantes vivaces enlaçaient et entre lesquelles des ravenelles ou des liserons jetaient leur teinte joyeuse, et son grand pommier que les saisons couvraient de fleurs roses, de fruits éclatants, ou de fin givre, vous pensez bien qu'il ne pouvait effrayer ni même attrister la petite Faustine.

Le grand pommier surtout faisait ses délices ; il faisait aussi, je dois l'avouer, celles de tous les gamins de Virmont, et s'il y avait beaucoup de chansons d'oiseaux dans ses puissantes ramures, il y avait toujours en-dessous beaucoup de bavardages d'enfants.

Ce bel arbre appartenait aux Aubiéraux, de gros fermiers de par-là, dont le fils, un garçonnet de dix ans, s'était tué, il y avait plusieurs années, en tombant d'une branche qui craqua sous son poids. Le père, fou de douleur, voulut anéantir l'arbre homicide, mais au moment de lever la hache sur lui, une idée assez bizarre traversa son esprit, et c'est ainsi qu'après l'avoir fait déraciner, il le fit transporter au cimetière, près du mur, à deux pas de la tombe de son enfant.

— Je suis sûr qu'il en sera content ! disait-il à tout le monde.

On parla beaucoup de cette lubie dans le pays, et certains affirmèrent que le pauvre homme avait la tête virée, ce qui, peut-être, était vrai.

Quoi qu'il en soit, l'arbre égayait le cimetière de tout l'éclat de ses fruits rouges et de ses chansons d'oiseaux, et la petite Faustine riait quand elle en approchait.

Maintenant elle n'osait plus, car Marceline s'ingéniait à lui apprendre le respect des morts. Elle lui parlait souvent de sa mère, la lui faisait regretter autant que peut le faire une enfant de cet âge et il lui semblait que ça lui porterait bonheur d'agir ainsi.

L'âme de M<sup>me</sup> Claire ne s'en réjouissait-elle pas au-delà de l'infini mystérieux ?

Ah ! certes oui, cela devait être ! Et comme elle devait aussi bénir cette bonne et vaillante créature qui, à quatorze ans, aimait, protégeait, dirigeait sa fille, avec autant de cœur et plus de raison peut-être qu'elle l'eût fait elle-même !

C'est à peine si Guy et Céssette l'aidèrent dans



son éducation. Le père ne s'y entendait pas, disait-il, et la servante affirmait que, seule, Marceline, avec sa douceur et son affection, pourrait dompter cette petite nature déjà rebelle.

Le fait est que si elle n'obtenait pas encore les résultats désirés, elle en obtenait beaucoup plus cependant que tout autre. Et puis, que voulez-vous ? Y avait-il lieu de se fâcher vraiment, parce que Faustine n'obéissait pas au premier ordre, parce qu'elle refusait d'aller à l'école et parce qu'on la surprenait quelquefois grimpée sur l'escabeau, en train de contempler dans le miroir de la salle son minois futé et ses yeux étoilés ?

— Voyons, Faustine, voyons ! disait doucement Linette, te ne m'aimes donc plus que tu ne m'obéis pas ?

Le plus souvent l'enfant se montrait docile alors, mais il arrivait bien aussi qu'elle faisait la récalcitrante, et Césette était obligée de s'en mêler, au grand chagrin de l'ainée, redoutant pour elle jusqu'à la moindre gronderie.

Comme elle ne voulait point aller à l'école et qu'elle pleurait chaque fois que le père parlait de l'y conduire, Marceline demanda en grâce qu'on ne la forçât pas, et dès ce moment ce fut elle qui se chargea de son instruction.

C'est ainsi qu'elle lui apprit à lire, à écrire, à calculer, à réciter des fables et de petits morceaux d'histoire. Ses livres d'école, bien conservés, car elle avait toujours été propre et soigneuse, passèrent de ses mains dans celles de Faustine, qui les arrangea de belle façon.

Elle ne les feuilletait pas depuis un mois que déjà les pages maculées ou arrachées témoignaient de son insouciance.

Marceline se fâcha et la petite, ce jour-là, éclata en sanglots. Le moyen de gronder encore ? Elle fut obligée de la consoler elle-même, et je vous laisse à penser si l'autre sut en tirer parti.

Intelligente, rusée et, comme le disait Césette, fine à passer par le trou d'une aiguille, elle se rendit bien vite compte de l'influence qu'elle pouvait exercer sur sa sœur, et, dès lors, en usa largement.

Ah ! la mâtine ! Non seulement elle en usa, mais elle en abusa.

Et cette bonne Line qui, dans les cajoleries de l'enfant, dans ses grâces câlines et sa voix caressante, ne sut rien découvrir qu'une affection sincère !

Que voulez-vous ? elle était si sincère elle-même, si franche, et elle l'aimait tant. Qui donc aurait eu assez d'éloquence persuasive pour lui faire comprendre l'égoïsme déjà caché au fond du cœur de cette fillette de huit ans ? D'ailleurs personne ne se serait jamais avisé de lui faire cette peine. Césette se risquait bien quelquefois, avec précaution, mais elle ne réussissait à rien autre qu'à chagriner Line, et ça lui navrait le cœur de lui voir s'essuyer les yeux en cachette ou de l'entendre soupirer. Si bien qu'elle résolut de s'enfermer dans un mutisme absolu plutôt que de la tourmenter. Et puis, à la voir ainsi aimer et

dorloter Faustine, elle finit par se dire qu'elle-même devait sans doute être injuste de n'en point faire autant, et elle s'essaya à des tendresses vis-à-vis de l'enfant. Eh bien, malgré ses tentatives réitérées et sa vraie bonne volonté, il y avait comme un obstacle entre elle et Faustine.

Je ne sais pas quelle intuition, quel pressentiment l'éloignaient d'elle, mais c'était au-dessus de ses forces, elle ne pouvait pas lui manifester l'affection qu'elle aurait cependant désiré.

La petite, d'ailleurs, s'en passait sans y trouver à dire. Celle de son père et de sa sœur lui suffisait. Guy Cressent n'était pas expansif, mais il ne grondait jamais et elle n'en demandait pas davantage, préférant de beaucoup l'autorité de Marceline à celle de tout autre. Elle en avait si vite raison, de cette autorité ! Un mot, un regard, la moindre caresse ne suffisaient-ils pas pour désarmer la jeune fille lorsqu'une faute la fâchait ? Où donc Faustine aurait-elle trouvé plus de tendresse et d'indulgence ? Quels yeux l'eussent regardée avec plus de douceur ?

Ceux du pays s'extasiaient franchement sur Linette qui, à seize ans, c'est-à-dire à l'âge du rire, des chansons, des rêves et de la coquetterie, semblait s'oublier complètement elle-même pour ne songer qu'à l'enfant. Et de fait, elle méritait bien tous les éloges qu'on faisait d'elle, la chère créature, car on ne vit jamais sœur plus dévouée, plus attentive et plus aimante, et si par la figure on ne lui donnait bien que ses beaux seize ans, par la raison et par le cœur on l'aurait crue beaucoup plus âgée.

Il fallait la voir aller, venir, de l'aube à la nuit, aidant Césette dans les soins du ménage, instruisant Faustine, ravaudant les hardes et cousant les robes de la petite !

Le père Cressent, je ne sais pourquoi, devenait chiche de son argent, et il lui arrivait souvent de refuser la somme nécessaire à l'achat d'une nouvelle toilette ; alors bravement, sans arrière-pensée de regret, Marceline coupait ses robes et taillait dans l'étoffe des jupes et de jolis corsages pour sa sœur.

De l'argent donné par le père et insuffisant pour la toilette désirée à la petite, elle achetait pour elle des étoffes d'indienne et de bure ; et ceux qui, le dimanche, les rencontraient toutes deux, se retournaient étonnés du contraste existant entre elles et se demandaient pourquoi l'une était si joliment attifée, tandis que l'autre restait toujours si simple.

Le contraste remarqué dans leur toilette existait également dans leur personne. Ainsi Faustine ressemblait à sa mère, elle avait ses cheveux blonds, fins, légers et rebelles au peigne, des cheveux d'or pâle, toujours ébouriffés, sous lesquels ses yeux bleus paraissaient plus rieurs et son teint plus éclatant.

Marceline était brune avec la peau mate, légèrement hâlée, et ses nattes épaisses encadraient bien l'ovale délicat de son visage aux traits réguliers et calmes.



Elle n'attirait point le regard comme sa sœur, mais une sorte de charme étrange et doux se dégageait de sa personne, et l'on se sentait tout de suite plein d'affection pour cette bonne et brave enfant sans coquetterie, dont les yeux honnêtes

s'arrêtaient sur Faustine avec tant de tendresse.

JEAN BARANCY.

(La suite au prochain numéro.)

## PENSÉES ET MAXIMES

Les maux qui empêchent de vivre sont plus affreux que ceux qui font mourir.

..

Qui donne fait une bonne action, qui prête une mauvaise affaire.



Vêtement de demi-saison en lainage broché satin.

De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

*Vêtement de demi-saison.* — Il se fait en beau lainage, broché satin. Le dos est très étroit, avec gros plis à la taille. Il s'encadre de bretelles en satin uni pris double, disposées en gros ruchés sur les épaules.

Capote toute en primevères, garnie de dentelle mordorée. Brides étroites en velours.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4900

Et une *Feuille de Patrons et de Broderies* :

PATRONS : Chemise de nuit pour enfant de 6 ans. — Chemise pour enfant de 6 mois. — Guimpe pour enfant de 3 ans.

BRODERIES : Col et poignet brodés, camisole. — Guimpe flanelle. — Chemise pour bébé. — Chemise de nuit pour enfant.

## Les Patrons suivants seront donnés en septembre :

Le 3 septembre : Corsage-chemisette avec corselet. — Collet Henri II. — Corsage. — Dormeuse pour baby. — Pantalon pour enfant.

Le 10 septembre : Patron découpé : Chemise de nuit russe.

Le 17 septembre : 9<sup>e</sup> Album de travaux.

Le 24 septembre : Feuille de patrons et de broderies : Côté des patrons : Kills pour garçon de 3 ans. — Veston croisé et culotte pour garçon de 7 ans. — Côté des broderies : Tapis ovale. — Bouquet avec nom pour drap de lit. — Serviette à marrons. — Broderie soutache pour jupe. — Plusieurs bandes broderie anglaise.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### MENU DE FAMILLE

#### DÉJEUNER

Radis, beurre.  
Tomates en salade.  
Omelette aux fines herbes.  
Filet de mouton en haricot.  
Chou-fleur au gratin.  
Galette.  
Compote de fruits.

#### DINER

Croûte au pot.  
Bœuf avec couronne de croquettes de pommes de terre et sauce tomate.  
Poulet rôti au cresson.  
Haricots verts à la poulette.  
Soufflet à la semoule.  
Camembert, raisin, prunes.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 21 rue Chauchat.





4900

# Journal des Dames

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne 48

Coiffette de M<sup>me</sup> TURLE, 2, Rue de Cléry. Costumes de Garçons de la Maison LACROIX  
 B. Hausmann, 62, Corbeil de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE, 3, Place du Théâtre Français, Chaussures  
 de la M<sup>me</sup> KAHN, 55, Rue Montorgueil.